

était du bon ton de l'écouter. Pendant la ritournelle de l'air qu'il allait chanter, j'entendis la femme placée dans la loge à côté de la mienne dire à quelqu'un que je ne pus voir :

« Ce jeune Alphonse est entièrement perdu. Qui croirait qu'un enfant d'une famille aussi respectable, et qui a éprouvé tant de malheurs, pût se livrer à la plus mauvaise société, afin de satisfaire son goût pour les plaisirs ? Regardez cette vieille femme près de laquelle il s'assied et qui a l'air de lui faire des reproches ; c'est une ancienne femme de chambre de sa mère, dont le mari a eu des entreprises pour les hôpitaux, pour les armées ; et les diamans de sa moitié viennent de ce qui se trouve de moins sur les chemises des soldats, ou sur les drogues nécessaires pour soulager les malheureux. Cette vieille femme a la fureur d'inspirer des passions qui lui coûtent fort cher. Elle se ruine aujourd'hui pour le fils de celle qu'elle servait autrefois. »

« Je vous laisse à penser, Madame, ajouta Suzette, combien je rougissais de la société dans laquelle je me trouvais, et combien j'étais étonnée de cet essai sur les mœurs de mon siècle. L'envie de paraître, que l'humiliation de mon début dans le monde m'avait inspirée, s'évanouit devant les dangers qui m'entouraient. J'aurais voulu pouvoir me cacher à tous les yeux, et, en sortant du concert, tous les yeux étaient fixés sur moi. J'étais anéantie. Quand je fus rentrée, une sombre tristesse s'empara de mon cœur ; j'essayai de faire entendre à M. Chenu les raisons qui me faisaient désirer de vivre d'une manière plus simple ; il ne me comprit seulement pas. Il ne s'occupait que de l'embellissement de sa maison, et m'assurait que, lorsque j'y serais établie, il me ferait voir tant de monde, que l'ennui m'abandonnerait. »

« Je suis donc condamnée à un luxe qu'on envie, et qui fait mon supplice ; je suis condamnée à visiter, recevoir, accueillir une société qui ne me convient nullement. Plus je suis triste, plus M. Chenu fait de dépenses, persuadé que la richesse est ce qu'il y a de mieux au monde, et que l'éclat équivaut au bonheur. »

« A la tête d'une maison dans laquelle il m'est impossible de mettre de l'ordre, volée impitoyablement par mes domestiques, tourmentée par mon époux qui, dans une circonstance, jette l'argent par les fenêtres, et, dans une autre où sa vanité n'est pas intéressée, revient à ce premier amour du gain qui n'abandonne presque jamais ceux qui ont commencé comme lui, j'éprouve, par un effet entièrement opposé, le même chagrin que vous. C'est dans cette position que mon ancien goût pour l'étude s'est présenté à moi comme une consolation nécessaire ; j'ai désiré trouver une infortunée qui pût me servir de guide, devenir mon amie, contribuer à ma tranquillité et m'offrir l'occasion de sécher ses larmes. Le hasard, ou plutôt le ciel, m'a envoyé ma bienfaitrice, et maintenant je sens le prix des richesses. Oui, Madame, vous m'apprendrez à en jouir ; vous m'enseignerez à me conduire dans une situation si nouvelle pour moi ; votre exemple sera la meilleure et la plus profitable de vos leçons. Si M. Chenu pouvait oublier que je vous dois tout ce que je possède, il sentirait encore que, du côté de la dépense, il sera trop dédomagé par l'ordre que vous m'enseignerez à mettre dans une maison vraiment au-dessus de mes forces. »

C'est ainsi que Mme Depréval m'ouvrit son âme ; je la plaignis et l'estimai d'avantage. Je l'exhortais souvent moi-même à ne pas désobliger son mari, dont le plus grand honneur était de la mener avec lui, et de l'engager dans toutes les parties sans attendre son avis. Elle lui déguisait jusqu'à sa complaisance, et ne se faisait prier que lorsqu'elle voulait arracher de lui quelques services qu'il n'eut pas rendus sans cela. Une place pour le mari d'Augustine paraissait difficile à obtenir ; Mme Depréval consentit à paraître dans une fête dont le motif lui déplaisait, et le lendemain le mari d'Augustine fut placé, ce qui m'obligea beaucoup, car j'étais hors d'état de récompenser les services que ces braves gens m'avaient rendus.

Je jouissais donc enfin de quelque tranquillité, seul bonheur possible dans ma position. Éloignée de mon fils, je ne pouvais en parler qu'avec Suzette, et trop de raison me forçait à éviter d'en faire le sujet de nos conversations. Combien de fois, sans nous rien dire, nous eûmes la certitude que le même objet nous occupait également ! Nous avions tellement pris l'habitude de nous taire et de nous entendre, que lorsque Suzette me voyait pleurer, elle me disait aussitôt : « Vous le reverrez, Madame ; je suis sûre que vous le reverrez. » Quand je la voyais triste, je ne pouvais lui offrir la même consolation.

Cette femme intéressante me devint bientôt si chère, que j'eusse préféré sans balancer ma misère, Suzette et mon fils, à l'opulence sans elle ou sans lui ; mon cœur ne faisait plus aucune différence entre eux. Quelle âme noble ! qu'elle résignation à son sort ! avec qu'elle amabilité elle se prêtait aux désirs de son époux, dont tous les goûts étaient en contradiction avec les siens ! Plus son esprit se développait, plus elle reprenait cet amour de la simplicité qui n'appartient qu'aux grands caractères dans les hommes, à la délicatesse des sentimens dans les femmes. Forcée souvent de recevoir du monde ou de courir les fêtes, avec quel plaisir elle revenait partager sa solitude ! Dîner tête à tête avec moi était pour elle une jouissance préférable à tout. Elle avait voulu que je fusse toujours servie dans mon appartement, et c'était là qu'elle aimait à se trouver, c'était là que nous faisons nos lectures, et qu'elle recevait les leçons de divers talens qui lui devinrent bientôt familiers. Instruire Suzette n'était vraiment que développer en elle le germe de toutes les vertus que la nature lui avait données.

Je passai un an sans aucun événement remarquable, espérant toujours de recevoir des nouvelles de mon Adolphe. Hélas ! c'était tout ce qu'il m'était permis d'espérer, s'il vivait encore. Une nuit Suzette entra chez moi ; elle revenait d'un bal. A son retour, le portier lui avait remis le billet suivant, qu'elle accourut aussitôt me communiquer, bien sûre que je ne lui en voudrais pas d'avoir troublé mon sommeil.

« Madame, j'arrive d'Angleterre, où je n'ai rien négligé pour m'informer du sort de M. de Senneterre. Quoiqu'il demeure à Londres, je n'ai pas eu l'honneur de le voir. Il était absent ; mais j'ai su qu'il se portait bien. Si vous voulez me recevoir demain dans la matinée, je me ferai un véritable plaisir de vous donner des renseignemens plus détaillés. »

La joie de Suzette tenait du délire ; la mienne surpassait les forces de mon âme. « Il vit, répétait-elle à chaque instant. — Est-il heureux, du moins ? » m'écriai-je. Cette réflexion nous attendrit également toutes deux, et nous passâmes une grande partie de la nuit à tenter vainement de savoir ce qu'on nous apprendrait le lendemain, et à hâter, par nos vœux, l'heure de la visite qui nous était promise.

« Quelle est la personne qui vous écrit ce billet ? demandai-je à Suzette. Vous ne m'aviez point parlé de cela. »

« Je craignais, Madame, de vous faire partager mon inquiétude. Je savais que votre fils n'était plus à Philadelphie. M. Chenu, de concert avec moi, avait fait prendre des renseignemens, et nous étions convenus de les taire, puisqu'ils n'offraient rien de satisfaisant. Il y a un mois environ que je ne trouvai dans une

« Je savais que votre fils n'était plus à Philadelphie. M. Chenu, de concert avec moi, avait fait prendre des renseignemens, et nous étions convenus de les taire, puisqu'ils n'offraient rien de satisfaisant. Il y a un mois environ que je ne trouvai dans une